

Situer Winnicott (I)

La science et le point de vue du jardinier

Réflexion sur le rapport Freud - Winnicott

*L*e 5 novembre 1952, lors d'une présentation à la Société britannique de psychanalyse, Winnicott fait un long commentaire sur l'angoisse associée à l'insécurité. Il est mal compris et attaqué.

Quelques jours plus tard, il écrit une lettre touchante¹ à Mélanie Klein dans laquelle il dit qu'il se rend bien compte qu'il a développé une « langue personnelle » qui complique la compréhension de ce qu'il dit de sa pratique et de sa théorie. Il nous montre ailleurs comment il procède, quand il écrit : « Je ne commencerai pas par un historique expliquant le développement de mes idées à partir des théories des autres, car mon esprit ne fonctionne pas de la sorte. En fait, je glane une chose et une autre, çà et là, me penche sur l'expérience clinique, élabore mes propres théories et puis, tout à la fin, je cherche à voir ce que j'ai volé et où. Peut-être cette méthode en vaut-elle une autre². »

Cette méthode en vaut peut-être d'autres mais, jumelée à un langage personnel, elle a laissé place à beaucoup d'interprétations différentes de la pensée de Winnicott, au gré des orientations cliniques et théoriques de

ceux qui l'ont lu. Les uns diront que, tout en se réclamant de Freud, il s'en est écarté radicalement³. Certains verront en lui un représentant original de la psychologie du Moi⁴, alors que pour d'autres, il sera associé à la psychologie du Self⁵. André Green le décrit comme un des plus grands analystes ayant existé, et Pontalis, tout en soulignant certaines impasses théoriques, témoigne de sa richesse et de sa créativité. Jean Laplanche, sans le nommer, lui reproche de ramener la psychanalyse à une psychologie générale du développement, de semer ainsi la confusion et de perdre le fil rouge de la sexualité.

Comment donc situer Winnicott sans l'idéaliser, sans le maintenir à tout prix dans une filiation freudienne rigoureuse, sans le voir trop étranger à une certaine orthodoxie psychanalytique, sans cautionner en son nom des pratiques qui n'ont rien à voir avec la psychanalyse, ou enfin, sans nous priver du ressourcement et de la créativité qu'il apporte à la pensée analytique ?

En janvier 1967, quatre ans avant sa mort, Winnicott est invité par un groupe d'analystes seniors, dans leur club privé londonien, à prononcer une conférence informelle sur les relations qui existent entre ses théories et les autres formulations du développement précoce. Il intitule sa conférence : D.W.W. on D.W.W. Pour orienter ses auditeurs, il distribue un plan sommaire où nous retrouvons les noms de Freud, Mélanie Klein, Anna Freud, Hartmann, Greenacre, Bowlby, Little et Erickson. Fidèle à lui-même, il ne fera pas de comparaison entre sa théorie et celles des autres, mais il nous apprendra beaucoup sur son histoire, sa relation à Freud, à Mélanie Klein et aux autres penseurs de l'époque.

Il commence sa conférence en disant : « J'ai réalisé de plus en plus, à mesure que le temps a passé, tout ce que j'ai perdu en ne faisant pas de corrélations entre mon travail et le travail des autres⁶ », et il s'excusera de la tâche qu'il impose ainsi à ceux qui veulent le comprendre. Il reconnaîtra que c'est une faute importante mais qu'en raison de son tempérament, il n'a pu faire autrement.

Puis, il réitère sa fidélité à Freud ou, plus précisément, à la méthode d'exploration que Freud nous a donnée. Il dit d'abord que s'il a fait quelque chose qui n'est pas freudien, il voudrait bien le savoir, et il enchaîne : « Je crois que Freud nous a donné une méthode que nous pouvons utiliser, quel

que soit l'endroit où elle nous conduise. Cette méthode doit nous conduire à des faits nouveaux, et elle constitue une façon objective de regarder ces faits sans partir d'idées préconçues, ce qui, d'une certaine façon, représente l'approche scientifique⁷. »

Pour lui, c'est donc la méthode qui est essentielle. C'est elle qui nous permettra d'avancer, de découvrir de nouveaux territoires, et même si nos découvertes remettent en cause certains points reconnus de la théorie, aucun conflit de loyauté ne devrait nous arrêter et nous empêcher d'avancer.

Winnicott reconnaît ensuite tout ce qu'il doit à Mélanie Klein. Si Freud nous a permis de découvrir la réalité psychique, c'est elle qui a décrit la géographie et le peuplement du monde intérieur. Il ajoute que si ce n'était de ce qu'elle lui a enseigné, il n'aurait jamais pu faire l'analyse d'enfants et trouver des moyens pour faire de la prévention. Il souligne aussi que même si, au début, il n'a pas compris les concepts de Fairbairn, celui-ci l'a profondément influencé, en particulier par sa notion de l'« object-seeking » et par l'importance qu'il a attribuée au fait de se sentir réel ou irréel.

De tous les autres penseurs qu'il cite au passage, Winnicott ne nous dit rien qui puisse nous faire avancer. Il aurait été si intéressant de l'entendre citer Ferenczi, préciser son désaccord avec Balint, d'apprendre un peu plus de ses échanges avec Anna Freud, Hartmann, Margaret Mahler, et surtout Edith Jacobson qui avait si durement critiqué sa présentation sur l'utilisation de l'objet, lors de son voyage à New York.

La théorie de Winnicott sur l'« objet détruit - trouvé » nous donne peut-être une clé pour comprendre le développement de son langage personnel et de sa relation particulière au corpus théorique de la psychanalyse. Dans un de ses textes les plus remarquables portant sur « L'utilisation de l'objet », il suggère que « l'objet ne devient réel qu'en étant haï ; le nourrisson ne peut trouver le monde autour de lui substantiel qu'à travers ses tentatives finalement infructueuses de le détruire. » Ainsi Winnicott mettra-t-il lui-même à l'épreuve les « fondements » de la théorie psychanalytique, en développant de nouveaux concepts à partir de sa clinique qui ne cesse jamais de l'interroger.

Dans la lettre à Mélanie Klein que je citais au début, il lui dit deux choses tout à fait essentielles pour notre propos. Écoutons-le : « Il est très important que votre travail soit reformulé par les chercheurs selon une voie qui leur est propre et qu'ils présentent vos théories avec leurs propres mots ; c'est de cette façon seulement que l'on maintiendra un langage en vie. Si vous stipulez qu'à l'avenir, seul votre langage sera utilisé pour rapporter les découvertes faites par d'autres, alors, le langage mourra. » Plus loin, il ajoute : « Vos idées ne vivront que pour autant qu'elles seront redécouvertes et reformulées par des gens originaux... » Enfin, malgré ses profondes divergences de vues, il lui dit : « Je n'ai aucune difficulté à répondre du fond de mon cœur à qui me le demande, que vous êtes la meilleure psychanalyste du mouvement analytique et, en même temps, la plus créative. »

Créativité, langage vivant, « idées qui ne vivront que pour autant qu'elles seront redécouvertes », il s'agit là d'autant de nécessités qui sont au cœur des théories winnicottiennes et à la source de son attitude face aux théories des autres.

Quand le langage devient trop soumis à une théorie, elle l'emprisonne ; quand une théorie devient un dogme qu'il nous faut suivre, elle entrave la créativité. Winnicott nous dit : « Je n'ai jamais été capable de suivre quelqu'un d'autre, pas même Freud. » Et pourtant, dans son texte sur « La localisation de l'expérience culturelle », il précise la dialectique entre le besoin d'être soi et le respect de la tradition qui est tout à fait essentielle : « Il est impossible d'être original sans s'appuyer sur la tradition... Le jeu réciproque entre l'originalité et l'acceptation d'une tradition, en tant qu'elle constitue la base de la capacité d'inventer, me paraît simplement être un exemple de plus, et fort excitant pour l'esprit, du jeu réciproque entre la séparation affective et l'union⁸. »

Dans son livre sur Winnicott, Adams Phillips ira encore plus loin. En se référant non seulement à la théorie de l'objet détruit-trouvé mais aussi à l'hypothèse portant sur la tendance antisociale, qui voit dans l'acte délinquant une vengeance en représaille à une privation qui a été injustement imposée, Phillips écrit : « Peut-être qu'en devenant lui-même (Winnicott), l'écrivain psychanalyste ne pouvait, par la force des choses, qu'entretenir une relation délinquante avec la tradition, en l'utilisant en fonction de ses propres besoins⁹. »

Pour situer Winnicott, il nous faut donc d'abord revenir à la tradition et chercher les lieux théoriques qui ont lancé sa réflexion. Dans cette optique, nous commencerons par explorer le rapport Winnicott - Freud (ce sera le sujet du présent article). Les racines de la pensée winnicottienne sont avant tout freudiennes. Sa longue analyse avec Strachey de 1923 à 1933 s'est faite dans un cadre classique avec un analyste passionné par les écrits de Freud. Sa formation à l'Institut psychanalytique de Londres au cours des années 1930 a aussi été essentiellement centrée sur les théories freudiennes. Même si dans sa correspondance privée, il parle de son inhibition à lire Freud pendant sa formation¹⁰, et avoue ne pas connaître Freud aussi bien qu'il le devrait¹¹, il se dit freudien « jusque dans la moëlle de ses os ». Notons enfin qu'il est l'un des seuls analystes anglais à avoir visité régulièrement Freud dans sa maison de Maresfield après l'arrivée de celui-ci à Londres.

Dans un deuxième temps, nous nous pencherons sur le rapport Winnicott - Klein. Mélanie Klein a été son premier maître en psychanalyse de l'enfant et elle l'a supervisé pendant plusieurs années. Il a longtemps collaboré avec elle (pendant les controverses de 1944, il était considéré comme appartenant au clan kleinien) avant leur douloureuse rupture. André Green nous rappelle que « plus souvent qu'on le croit, Winnicott est plus près de Mélanie Klein que de Freud¹² ». Winnicott a aussi vécu une analyse kleinienne pendant cinq ans avec Joan Rivière.

Winnicott doit sans doute aussi beaucoup aux échanges qu'il a eus avec ses collègues pendant trente ans à la Société psychanalytique de Londres, de même qu'avec des chercheurs étrangers à l'occasion de ses voyages, mais il y a là une richesse impossible à cerner et à utiliser pour notre propos.

Enfin dans un troisième temps, après ce parcours de la tradition, nous reviendrons à Winnicott et à l'essentiel de son discours, pour essayer de montrer comment il a donné une nouvelle vitalité aux découvertes théoriques de ses maîtres en les traduisant dans un langage qui tient davantage compte de l'environnement, mais qui respecte tout à fait les grands axes tels qu'ils avaient été repérés.



Le rapport Winnicott - Freud

Tout au long de son œuvre, Winnicott réaffirme sa filiation à Freud. « De mon point de vue, tous mes apports théoriques originaux n'ont de valeur que comme prolongements de la théorie psychanalytique freudienne ordinaire¹³. » Dans « La localisation de l'expérience culturelle », il dira que sa théorie « n'affecte en rien ce que nous avons appris quant à l'étiologie de la psychonévrose ou quant au traitement des patients psychonévrotiques. Elle ne s'oppose pas non plus à la théorie structurale de Freud qui différencie le moi, le ça et le surmoi ». Il continue, en écrivant que ce qu'il avance concerne une autre question. « La vie même, en quoi consiste-t-elle ?... Les psychotiques qui ne cessent d'osciller entre vivre et ne pas vivre, nous confrontent à ce problème, au problème qui n'est pas seulement le lot des psychonévrotiques mais de tous les êtres humains¹⁴. »

L'« autre question » de Winnicott – que nous approfondirons dans la deuxième partie de notre réflexion – concerne l'être, l'antagonisme relatif, comme le souligne André Green, entre l'être et le faire. Le *faire* correspond à la dimension du pulsionnel que Freud a exploré et que Winnicott, à la vérité, a peu travaillé, alors que l'*être* correspond à un autre versant de la vie psychique, soit le sentiment d'être réel, vrai, vivant dans son corps et créateur face au monde.

Sans abandonner la vision freudienne, Winnicott recherche à sa façon un au-delà de la sexualité, et ce, aussi bien chez les névrosés trop bien adaptés que chez les états limites. Il insiste aussi continuellement sur le fait que les problèmes qui l'interrogent ont leurs racines beaucoup plus tôt au cours du développement que ceux abordés par Freud qui, à ses yeux, avait tenu pour acquis ce sur quoi il a travaillé une grande partie de sa vie.

Cela étant dit, revenons à la question qui nous concerne maintenant : quel était le Freud de Winnicott, ou plus précisément, quels sont les concepts freudiens qu'il soumet à la destruction pour les réélaborer dans un langage qui leur donne une nouvelle vie ? Voyons pour commencer les forces qui animent ce jeu de destruction–reconstruction.

Du côté de la destruction, il y a d'abord Winnicott le pédiatre, le jeune étudiant en psychanalyse qui se dit déçu et angoissé par les longues discussions à la Société psychanalytique de Londres au cours desquelles les

problèmes des jeunes enfants étaient toujours abordés à partir de la conflictualité œdipienne.

Il y a aussi Winnicott le clinicien, qui est agacé par les discussions centrées sur la métapsychologie. Dans une lettre à Anna Freud, il lui dit sa méfiance face aux termes métapsychologiques « qui peuvent donner l'apparence d'une compréhension commune alors que cette compréhension n'existe pas¹⁵ ». Il écrit aussi à Balint que pendant très longtemps, il n'a pas été capable de prendre part à des discussions métapsychologiques et qu'il commence seulement à pouvoir distinguer une lueur d'espoir qu'il y arrivera un jour.

Du côté de la reconstruction—création, il y a, comme on l'a beaucoup souligné, le regard privilégié de Winnicott le psychanalyste, sur l'enfant et le psychotique. Il y a aussi son mode de pensée, son utilisation géniale du paradoxe que Roussillon a si bien approfondie¹⁶.

Il y a enfin une source d'inspiration qu'on a souvent négligée. Lors de cette fameuse rencontre de 1967 avec ses collègues plus âgés, Winnicott associe l'émerveillement qu'il a éprouvé en découvrant Freud à celui qu'il avait ressenti, collégien, à sa première lecture de Darwin. Toute sa vie, il essaiera de trouver les liens manquants qu'il a décelés du dehors, dans l'observation de la relation mère-enfant, à partir de ce qu'il a découvert du dedans au cours de son travail avec les psychotiques et les états limites.

Comme il nous le raconte dans *Ma vie et la psychanalyse* (1925), Freud avait été lui aussi fasciné, au temps de son adolescence, par les découvertes de Darwin qui permettaient « de donner une impulsion extraordinaire à la compréhension des choses de l'univers... ». Ainsi, lorsqu'au début des années 1910, il sent la nécessité de faire une synthèse théorique qui pourra rendre compte de façon globale de ses découvertes cliniques, il va de soi qu'il s'intéresse à situer les origines de la vie psychique et à remonter aux sources du sexuel et de l'infantile.

Dans sa démarche vers l'élaboration d'une métapsychologie, il utilise différents modèles théoriques du fonctionnement de l'âme et de ses « commencements » : modèles à mémoires (neurologiques), modèles à niveaux (énergie), ou mélange des deux, comme nous l'a montré Laplanche¹⁷.

Freud construit aussi ce qu'il appelle lui-même des « fictions », des enfants « mythiques » qui se développent dans un temps logique selon des exigences théoriques, des enfants qui n'ont rien à voir avec le nourrisson observable systématiquement de l'extérieur dans le temps concret du développement. Pour ce faire, il se sert d'abord des matériaux qu'il a découverts dans l'étude des rêves et de la névrose, puis il s'inspire de sa compréhension de la psychose et du narcissisme, et en viendra enfin au modèle de l'homme primitif, miroir de ce qui se passe chez le très jeune enfant.

Winnicott dessine, comme modèle théorique des débuts, un enfant tout aussi mythique mais il part de moins loin, en s'inspirant des pathologies qu'il a observées à la loupe chez les jeunes enfants, de son expérience de la relation mère-nourrisson et du monde intérieur qu'il a exploré chez les psychotiques.

La rencontre imaginaire de ces deux enfants mythiques nous servira de points d'appui pour établir des ponts entre les théories de Freud et de Winnicott. Nous ne saurons rien de plus du rapport réel de Winnicott à Freud mais nous pourrons jouer avec les concepts qu'ils ont tous les deux avancés en réponse aux énigmes posées par la clinique.

Cette rencontre peut, à première vue, paraître utopique tellement les modèles proposés sont différents :

- La pierre angulaire de la théorie freudienne, c'est la réalisation hallucinatoire du désir qui inaugure la vie fantasmatique ; au point de départ, Winnicott se centre sur le sentiment de continuité d'existence et nous présente un être en perpétuel danger de tomber dans le vide et de se perdre dans le néant.
- Freud s'intéresse avant tout aux destins des pulsions sexuelles ; Winnicott ignore la libido et se centre sur le moi et sa créativité.
- L'enfant freudien émerge du jeu des pulsions, l'enfant winnicottien se développe surtout pendant les moments de calme, à l'abri des tempêtes pulsionnelles.

Les ponts que nous jetterons entre les deux modèles feront donc davantage ressortir la complémentarité que les similitudes entre les positions freudienne et winnicottienne.

La thèse que nous voudrions soutenir dans ce travail est que, dans son œuvre, Winnicott développe en l'enrichissant le versant moïque de la première théorie des pulsions. Dans l'élaboration de la première topique, Freud accordait en fait une très grande importance au développement du moi, mais guidé par sa clinique, il était surtout intéressé par l'énigme du développement psychosexuel. Il laisse ainsi de côté, sans les répudier pour autant, toute une série d'idées sur le rôle du moi dans la pathologie et dans le développement. Winnicott, à partir d'une autre clinique, reprendra ses hypothèses négligées au sujet du moi et, à sa façon, prolongera la découverte freudienne.

Au cours des années 1910-1915, au temps de la première topique, de la première théorie des pulsions et de la première théorie de l'angoisse, Freud a développé trois modèles d'enfants : le premier enfant est l'héritier du *Projet d'une psychologie scientifique*, il est l'expression de l'« appareil de l'âme » et nous le retrouvons surtout dans *Formulation sur les deux principes du cours des événements psychiques* et dans *Pulsions et destins des pulsions*.

Le deuxième enfant est né de la découverte de la sexualité infantile et du narcissisme ; c'est l'enfant où se joue le destin de la libido et nous le retrouvons dans *Remarques psychanalytiques sur l'Autobiographie du Président Schreber* et dans *Pour introduire le narcissisme*.

Le troisième enfant, celui de la préhistoire, nous ramène à la théorie du traumatisme : *Totem et tabou*, *L'homme aux loups*, *Vue d'ensemble des névroses de transfert*.

Bien sûr, ces trois enfants n'en formeront éventuellement qu'un seul. Freud développe simultanément ces trois modèles d'enfants dont les images parfois s'entrecroisent dans les différents textes et dont les définitions se précisent progressivement. Pour rendre compte de ces mouvements complexes, nous relisons les textes freudiens dans leur ordre chronologique¹⁸.



L'enfant du rêve et de la névrose

Le moi et la réalité du monde (Formulation sur les deux principes du fonctionnement mental, 1911)

Nous sommes en 1911. L'année précédente, Freud, dans un article sur les troubles psychogéniques de la vision, a avancé les notions de pulsion du moi, responsable de l'autoconservation, et de pulsion sexuelle, indispensable à la survie de l'espèce. Ici, il continue son élaboration sur les relations entre ces deux types de pulsions.

D'entrée de jeu, il précise son objectif : « La tâche qui nous incombe maintenant est d'examiner dans son développement la relation du névrosé et de l'homme en général à la réalité, et d'intégrer ainsi la signification psychologique du monde extérieur réel au corps de notre doctrine¹⁹. »

Freud décrit alors deux principes du fonctionnement mental qu'il a retrouvés à l'œuvre dans la relation avec ses patients. Une partie d'eux, celle qui demande de l'aide, qui collabore au traitement, fonctionne selon le principe de la réalité ; une autre partie, étrangère à leur conscience, fonctionne selon le seul principe du plaisir et s'exprime dans leurs rêves et leur pathologie. Freud pose aussi le problème de l'origine, disant qu'il tient les processus de fonctionnement de la partie inconsciente comme plus anciens et plus primaires : « Nous pensons qu'en eux se perpétue une phase du développement pendant laquelle il n'y avait pas d'autres sortes de processus psychique. »

Pour préciser et défendre cet avancé, Freud ajoute une longue note en bas de page, dans laquelle il reconnaît qu'« une telle structure, fonctionnant seulement en fonction du principe de plaisir, n'aurait aucune chance de survie, et que « l'utilisation d'une fiction de ce genre » ne se justifie que si on y ajoute les soins maternels ». Dans sa présentation sur la théorie de la relation parent-nourrisson, Winnicott utilisera la première partie de la note de Freud pour réaffirmer qu'« un nourrisson seul, ça n'existe pas » et que, dans les premiers temps de vie, « le nourrisson et les soins maternels forment une unité ».

Dans la deuxième partie de cette note, Freud utilise une autre fiction pour décrire ce qui se passe chez le nourrisson qui doit faire face à un manque

de nourriture. Pour ce, il revient à la notion de l'expérience de satisfaction telle qu'il l'avait décrite dans *La science des rêves*.

Dans un premier temps, la satisfaction est liée à l'image de l'objet qui a procuré la satisfaction. Dans un deuxième temps, quand apparaît de nouveau l'état de tension, l'image de l'objet est réinvestie : « Le nourrisson, alors, hallucine vraisemblablement l'accomplissement de ses besoins internes ; lorsque l'excitation croît et que la satisfaction fait défaut, il révèle son déplaisir par des décharges motrices, des cris et de l'agitation, et éprouve ensuite la satisfaction hallucinée. Un peu plus tard, l'enfant apprendra à utiliser ses manifestations de décharge intentionnellement comme un moyen d'expression²⁰. »

Winnicott n'est pas satisfait par cette explication. Selon lui, Freud ne tient pas compte de ce qui se passe au tout début, avant l'apparition des premières relations d'objet. Il passera une grande partie de sa vie à essayer d'explorer cette zone inconnue.

Revenons donc au texte des *Deux principes*. Freud nous dit qu'au cours du développement de l'enfant, « c'est seulement le défaut persistant de la satisfaction attendue, la déception qui entraînera l'abandon de cette tentative de satisfaction par le moyen hallucinatoire. À sa place, l'appareil psychique doit se résoudre à représenter l'état réel du monde extérieur et à chercher une modification réelle. Par là, un nouveau principe de l'activité psychique était introduit ; ce qui était représenté, ce n'était plus ce qui était agréable mais ce qui était réel, même si cela devait être désagréable ».

Acte de jugement, épreuve de réalité, liaison de l'énergie, pensée, « un pas était franchi, il sera riche en conséquences ». Une des conséquences, c'est qu'avec l'introduction du principe de réalité, une forme d'activité de pensée se trouve séparée par clivage : elle reste indépendante de l'épreuve de réalité et soumise uniquement au principe de plaisir. Freud continue : « C'est cela qu'on nomme la création de fantasmes qui commence déjà avec le jeu des enfants, et qui, lorsqu'elle se poursuit sous la forme de rêverie diurne, cesse de s'étayer sur des objets réels. »

Winnicott prolongera cet avancé dans un de ses textes les plus importants, s'appuyant pour le modifier sur ce que dit Freud un peu plus loin : « L'art accomplit par un moyen particulier une réconciliation des deux

principes... l'artiste trouve la voie qui ramène ce monde de fantasmes vers la réalité... il donne forme à ses fantasmes pour en faire des *réalités d'une nouvelle sorte*²¹. » L'objet transitionnel n'est pas si loin. Comme on le sait, un des plus grands apports de Winnicott consistera justement en la description d'un espace de transition, d'illusion qui permet la création de ces « nouvelles réalités », et qui deviendra le berceau de la créativité et de la vie fantasmatique.

Freud a reconnu depuis longtemps en clinique l'opposition entre le moi et les pulsions sexuelles ; son nouvel avancé théorique donne une base pulsionnelle aux deux entités qui s'affrontent. Dorénavant, le moi s'ancre davantage dans l'éthologique, dans des montages biologiques qui le guideront dans l'autoconservation et l'établissement de relations avec le monde extérieur.

L'année suivante, la théorie de l'étayage est reprécisée en fonction de cette nouvelle définition du pulsionnel. Désormais, « elle désigne la relation originelle des deux grandes sortes de pulsions ; les pulsions sexuelles trouvent leur premier objet en étayage sur les valeurs reconnues par les pulsions du moi, tout comme les premières satisfactions sexuelles sont éprouvées en étayage sur les fonctions nécessaires à la conservation de la vie²² ». Il y aura donc l'objet trouvé par les pulsions du moi, l'objet du moi sur lequel, par étayage, se construira l'objet sexuel.

Un autre fait intéressant dans notre recherche de liens entre Freud et Winnicott, c'est la très grande importance dans ce texte et ceux de cette époque attribuée par Freud aux pulsions du moi, aussi bien dans le développement en général que dans l'origine des pathologies.

À la fin de l'article sont décrites deux lignes de développement qui ont une égale importance : « Pendant que le moi accomplit sa transformation de moi-plaisir en moi-réalité, les pulsions sexuelles subissent les modifications qui les conduisent par phases intermédiaires de l'auto-érotisme initial à l'amour de l'objet, et au service de la fonction de reproduction²³. »

Freud précise ensuite les accrochages qui, dans ces deux lignes, aboutiront au choix de la névrose : « S'il est exact que chaque stade de ces deux lignes de développement peut devenir le siège d'une prédisposition à une affection névrotique ultérieure, on est amené à faire dépendre ce qui détermine la forme de celle-ci de la phase de développement du moi et de

la libido pendant laquelle est intervenue l'inhibition du développement prédisposant²⁴. »

Deux ans plus tard, dans son article sur *La névrose obsessionnelle*, Freud expliquera que, dans le développement de cette affection, il est possible que les pulsions du moi se soient développées trop rapidement et soient en avance sur les pulsions sexuelles. Cette dysharmonie dans le développement pourrait expliquer certaines caractéristiques de la névrose.

Winnicott adoptera cette structure binaire de fonctionnement et n'abandonnera jamais l'opposition entre moi et pulsions sexuelles. Pour lui cependant, les pulsions sexuelles ne pourront avoir de sens qu'à partir du moment où le moi, rattaché au monde extérieur, aura acquis une certaine continuité d'existence, et une force assez grande pour vivre l'expérience du sexuel sans être anéanti. Il ne parlera pas de pulsions du moi mais de besoins du moi et rejoindra ainsi en partie la distinction que fait Freud entre les besoins des pulsions du moi et les désirs résultant des pulsions sexuelles.

À partir de cet enracinement dans les montages biologiques, le moi de Winnicott, comme celui de Freud, évoluera vers un statut plus psychologique et dépassera largement le concept d'autoconservation. Mais il doit advenir en premier et jamais il ne sera considéré comme émergeant du ça (deuxième topique).



L'enfant de la psychose

Le narcissisme et la toute-puissance de la pensée (Le Président Schreber, 1911)

En même temps qu'il rédige les *Deux principes*, Freud travaille aussi sur l'autobiographie du président Schreber et il publiera la même année *Remarques psychanalytiques sur l'autobiographie d'un cas de paranoïa*. L'étude de la psychose lui permettra de voir le moi d'un point de vue complètement différent ; il n'est plus question de pulsions du moi mais de moi objet d'amour. Déjà en 1910, dans un ajout aux *Trois essais*, et dans *Léonard*, Freud avait expliqué que l'homosexuel choisit un objet d'amour qui est à son image.

À partir de son interprétation de l'histoire du président Schreber, il décrit les étapes chez l'enfant du passage de l'auto-érotisme à l'amour de l'objet. La séquence sera la suivante : auto-érotisme, narcissisme, choix d'objet homosexuel, objet d'amour hétérosexuel. Chez Schreber, il y a une régression de l'amour homosexuel sublimé au narcissisme. Le stade narcissique est décrit de la façon suivante : « ... l'individu (l'enfant) au cours du développement qui, pour acquérir un objet d'amour, rassemble en une unité ses pulsions sexuelles travaillant auto-érotiquement, prend d'abord soi-même son propre corps comme objet d'amour avant de passer de celui-ci au choix d'objet d'une personne étrangère²⁵. »

À la suite d'épreuves dans le cours de la vie, l'investissement libidinal pourra être retiré du monde extérieur et, dans un mouvement de régression, réinvesti dans le moi, d'où les fantasmes de fin du monde et de toute-puissance. On voit bien ici que sont déjà présents le moment psychique unificateur et le jeu amibien de la libido, mouvements qui seront beaucoup plus développés dans *Pour introduire le narcissisme*.

Freud se demande, sans pouvoir y répondre, si cette seule régression de la libido peut expliquer la perte de contact avec la réalité. Il laisse entendre des possibilités de régression dans la ligne de développement du moi qui pourraient être déterminantes pour le choix de la psychose, mais il ne parle pas de cette activité du moi qui est l'épreuve de la réalité et qu'il a pourtant citée, quelques mois auparavant, dans les *Deux principes*.

À la fin de cet ouvrage, il émet une hypothèse : « La possibilité de répercussion de troubles de la libido sur les investissements du moi pourra tout aussi peu être écartée que l'inverse, à savoir, le trouble secondaire ou induit des processus libidinaux dû à des modifications anormales du moi. Il est vraisemblable que des processus de cette sorte constituent le caractère différenciateur de la psychose²⁶. » C'est cette dernière hypothèse prônant l'importance des troubles du moi dans la psychose que Winnicott explorera dans son cheminement avec les enfants et les adultes psychotiques.

Dans le dernier chapitre de ce texte, Freud propose de distinguer la paranoïa de la paraphrénie, en considérant le degré de régression. La paranoïa est associée au narcissisme, la paraphrénie, à l'auto-érotisme. Winnicott reconnaîtra la même séquence régressive mais, au lieu de parler de régression à l'auto-érotisme, dans un stade qui précède l'apparition du

moi, il décrira la crainte de l'effondrement face à l'angoisse impensable de la perte d'intégration.

Freud, dans ce texte, a beaucoup parlé de toute-puissance de la pensée, un des éléments les plus importants de la théorie du développement précoce de Winnicott ; nous y reviendrons avec la relecture de *Totem et tabou*.



L'enfant de la préhistoire

La magie, le pouvoir de l'illusion (Totem et tabou, 1913)

Au cours de la même période, Freud découvre une autre voie d'accès à l'infantile et les dernières phrases du texte sur le président Schreber annoncent cette fascinante réflexion.

« Nous disions : dans le rêve et dans la névrose se retrouve l'enfant avec toutes les particularités qui caractérisent son mode de pensée et sa vie affective. Nous ajoutons aujourd'hui : nous y retrouvons encore l'homme primitif, sauvage, tel qu'il nous apparaît à la lumière des recherches archéologiques et ethnographiques²⁷. »

Avec ce nouvel « instrument de recherche », « la comparaison de l'enfance de l'individu avec la préhistoire des peuples » et, en parallèle avec sa démarche métapsychologique, Freud parcourt les chemins de la préhistoire : 1913 - *Prédispositions à la névrose obsessionnelle / Totem et tabou* (choix de la névrose) ; 1914 - *Pour introduire le narcissisme / Explorations des fantasmes originaires dans L'homme aux loups* ; 1915 - *Pulsions et destins des pulsions / Vue d'ensemble des névroses de transfert*.

Dans chacun de ces textes, Freud utilise une préhistoire imaginaire et les mythes des peuples primitifs pour confirmer les théories que lui ont dictées son expérience clinique et ses réflexions métapsychologiques. Il s'en sert aussi pour pousser plus loin des hypothèses qui l'effraient lui-même et qu'il hésite à publier.

Dans *Totem et tabou*, avec la légende de la horde primitive, il « confirme » le rôle central du père et de l'angoisse reliée à l'Œdipe et la castration. Ce qui nous intéresse pour l'instant, c'est qu'il reprend dans ce contexte sa

théorie du narcissisme comme étape du développement entre l'auto-érotisme et la relation à l'objet. Il ne parle plus de phase de choix d'objet homosexuel ; par ailleurs, la comparaison avec l'évolution de « la conception du monde » dans l'histoire des peuples primitifs lui permet de préciser les étapes de passage entre la conception narcissique du monde et la conception objective de la réalité extérieure.

Il décrit trois phases : animiste, religieuse, scientifique. « Dans la phase animiste, c'est à lui-même que l'homme attribue la toute-puissance ; dans la phase religieuse, il cède aux dieux sans toutefois y renoncer sérieusement, car il se réserve le pouvoir d'influencer les dieux de façon à les faire agir conformément à ses désirs. Dans la conception scientifique du monde, il n'y a plus de place pour la toute-puissance de l'homme qui a reconnu sa petitesse et se résigne à la mort...²⁸ ».

L'enfant croira d'abord à sa toute-puissance, et une partie de lui-même n'y renoncera jamais. Puis, il attribuera ce pouvoir aux dieux, c'est-à-dire à ses parents, tout en tentant de s'en réserver une part, et enfin, il reconnaîtra la réalité de sa faiblesse, de sa petitesse face au monde, et déjà, la réalité de certaines pertes douloureuses contre lesquelles il ne peut rien.

Freud est particulièrement intéressé par la croyance en la toute-puissance de la pensée qu'il a si bien décrite chez le président Schreber. Sans aucune hésitation, il attribue cette croyance à une sexualisation de la pensée, à un étayage des pulsions sexuelles sur cette activité du moi qu'est la pensée.

Au cours du texte, Freud revient à cette fameuse note en bas de page dans les *Deux principes*, où il décrit la satisfaction hallucinatoire du désir, et plus particulièrement à cette phrase obscure qui a irrité Laplanche : « Il hallucine vraisemblablement l'accomplissement de ses besoins internes, révèle son déplaisir, lorsque l'excitation croît et que la satisfaction continue à faire défaut, par la décharge motrice, des cris et de l'agitation, et éprouve ensuite la satisfaction hallucinée²⁹. »

Il apporte deux éléments nouveaux qui peuvent nous aider à pousser plus loin notre compréhension ; d'abord, il précise le type d'hallucination dont il est question, et ensuite, il décrit deux formes d'utilisation de la toute-puissance pendant la phase animiste et la phase religieuse.

Que veut dire Freud quand il écrit : « Il hallucine vraisemblablement l'accomplissement de ses besoins internes » ? Revenons à *Totem et tabou* : « L'enfant est dans une situation psychique analogue [à celle de l'homme primitif qui utilise des moyens magiques] mais ne possède pas encore les mêmes aptitudes motrices. Nous avons déjà ailleurs (1911, *Deux principes*) avancé l'hypothèse qu'il commence par procurer à ses désirs une satisfaction hallucinatoire, c'est-à-dire qu'il crée une situation satisfaisante par le moyen d'excitations centrifuges de ses organes sensoriels³⁰. »

Il n'est pas dit qu'il hallucine l'objet qui a déjà apporté la satisfaction, mais la satisfaction elle-même (ou les signes accompagnant la satisfaction). Freud revient ici à une distinction très nette qu'il a déjà faite dans le *Projet* : « Ainsi la satisfaction aboutit à un frayage entre les deux images mnémoniques [celle de l'objet désiré et celle du mouvement réflexe³¹] et les neurones nucléaires qui ont été investis pendant l'état de tension. Dès la réapparition de l'état de tension (besoin) ou de désir, la charge se transfère aussi aux deux souvenirs et les réactive. Il est probable que c'est l'image mnémonique de l'objet qui est la première atteinte par la réactivation³². »

Donc, distinction très nette de deux souvenirs : celui de l'image de l'objet qui a déjà apporté la satisfaction, et celui des sensations qui l'ont accompagnée. Le premier souvenir, celui de l'objet, sera à la source du développement de la notion de fantasme en psychanalyse. À ce propos, Laplanche nous dit : « Dans l'exemple prototypique, ce modèle presque fictif de l'allaitement, il n'y a pas coïncidence mais bel et bien déplacement du lait au sein. L'hallucination n'est donc pas un réel imaginé se substituant au réel, un aliment se substituant à un autre aliment... L'hallucination primitive ne nourrit pas, elle ne se substitue pas au réel, elle est la naissance du fantasme, le décollage de la lignée sexuelle. L'hallucination primitive (si hallucination il y a) ne sera jamais désavouée par la réalité, elle ne peut pas l'être³³. »

Mais quel est le destin de l'« hallucination » du plaisir sensoriel lié non au désir mais au besoin, besoin qui ne peut se satisfaire de façon « auto » et dépend absolument de l'action spécifique de l'« adulte secourable » ? C'est ici que la théorie de Winnicott nous apporte une solution plausible, mais avant d'y arriver, il nous faut voir ce que découvre Freud sur l'exercice de

la toute-puissance au moment de la période animiste qu'il fait correspondre à l'étape du narcissisme.

Freud, qui a lu avec passion tous les grands travaux ethnologiques de l'époque, retient particulièrement la distinction entre magie et sorcellerie. La magie, c'est l'exercice absolu de la toute-puissance ; tout ce qui compte, c'est la satisfaction directe du besoin par la seule volonté du sujet. La sorcellerie consiste par ailleurs essentiellement en l'art d'influencer les esprits par des moyens magiques ; ici, il y a reconnaissance d'un intermédiaire.

En magie, il n'y a pas de cause mécanique ou logique. Les éléments sont réunis par leur similitude ou leur contiguïté : si je transperce la jambe d'une poupée qui représente mon ennemi, il ne pourra plus marcher, si je fais brûler un arc et ses flèches, un objet qui lui appartient, c'est lui tout entier que je détruis. Freud explique que, dans les deux cas, c'est le contact entre les deux phénomènes qui provoque leur association. La magie n'est qu'illusion.

C'est ici que nous retrouvons Winnicott. Il n'est pas d'accord avec la fameuse note dans laquelle Freud parle de l'hallucination. À son avis, « les mots qu'emploie Freud sont inadéquats et induisent en erreur à un certain point de vue, si on considère qu'il se réfère au stade le plus précoce³⁴ ». Il considère que la description de Freud correspond à un stade où la relation est déjà établie, et ne décrit en rien les débuts de la vie psychique.

Selon lui, à l'aurore de la vie, les représentations de l'objet, tout comme celles du moi, n'ont pas de continuité d'existence. On peut faire l'hypothèse que, du côté du moi, les multiples sensations corporelles, externes et internes confondues, peuvent plus rapidement entraîner un sentiment de continuité d'existence. Du côté de l'objet, chaque objet existe momentanément, magiquement, grâce à l'illusion que peut donner la mère en le présentant précisément au moment où le besoin s'exprime.

Dans sa première communication sur sa nouvelle théorie du développement affectif primaire faite en 1945, Winnicott imagine, à partir de son expérience des très grandes régressions chez les psychotiques, ce qui se passe au tout début du développement : « L'objet se comporte selon des lois magiques, c'est-à-dire qu'il existe quand il est désiré, ... et il disparaît quand il n'est pas désiré. Ce dernier élément est le plus terrifiant, et c'est

la seule annihilation réelle : ne pas désirer à la suite d'une satisfaction, c'est annihiler l'objet³⁵. »

Tout se passe donc comme si, à cette époque, l'objet n'était pas disponible à la mémoire en dehors de son lien au besoin. La « créativité primaire », enracinée dans le besoin, le fait exister à condition que la mère le présente au bon moment.

Si nous retournons à la terminologie freudienne, nous pourrions faire l'hypothèse que ce qui serait premier, ce serait la liaison entre les sensations buccales liées à la satisfaction et le besoin. Si le besoin apparaît, il y a d'abord hallucination de ces sensations, puis rencontre magique avec l'objet concret de satisfaction qui est présenté au bon moment par la mère, encore inconnue de l'enfant. Il n'y a pas hallucination, il y a illusion, l'objet étant créé magiquement en raison de sa contiguïté avec le besoin du bon *holding* de la mère. L'illusion vient au secours de l'hallucination des sensations de satisfaction.

Selon Freud, comme nous l'avons vu, si la mère n'est pas là pour permettre l'illusion, il y aura obligation de fonctionner selon un autre principe que celui du plaisir ; il y aura apparition de la pensée. Pour Winnicott, à une phase plus primitive, si la mère n'est pas là, le premier moi-self perdra son sentiment de continuité d'existence et sombrera dans le néant.

Nous sommes donc dans un monde magique, terrifiant, où l'objet surgit du néant puis disparaît dans le néant, et où le self est menacé du même destin. « Le fantasme est plus primaire que la réalité et l'enrichissement du fantasme à partir de la richesse du monde dépend de l'expérience de l'illusion³⁶. » L'illusion nécessaire pour acquérir progressivement un sentiment de continuité d'existence, malgré les traumatismes innombrables, c'est celle de la toute-puissance qui contrôle aussi bien la création que l'annihilation des premiers objets.

L'illusion de la toute-puissance créatrice donne l'objet créé-trouvé ; l'illusion de la toute-puissance annihilante permet d'éprouver la capacité de survie de l'objet : c'est l'objet détruit-trouvé. Entre ces deux termes, il y a d'abord un espace intermédiaire qui évoluera en espace potentiel, puis s'édifiera progressivement la relation d'objet et, éventuellement, la capacité d'utiliser l'objet.

La répétition des milliers de fois de cette expérience de création entraîne l'établissement d'un objet intérieur qui a une continuité d'existence relative, et l'apparition de la relation d'objet. C'est ici qu'apparaît la sorcellerie qui utilise la magie pour contrôler de façon toute-puissante cet objet du commencement avant que les résistances de l'objet à la destructivité, au mauvais sort que lui jette le sorcier, n'établissent son existence indépendante dans la réalité extérieure et permettent son utilisation.

Comme Freud l'avait décrit, nous sommes bien passés de la toute-puissance de la magie animiste qui donne l'illusion de la création, à la toute-puissance du sorcier qui, à la phase religieuse, contrôle les dieux, et de là, à la reconnaissance de la réalité de l'objet extérieur, quand survient la phase scientifique. La reconnaissance de cette réalité est une blessure profonde, mais elle permet aussi de ne plus dépendre de la seule volonté des dieux et de leur pouvoir effrayant.

Cette distinction entre deux types d'illusion, celle liée à la magie et celle liée à la sorcellerie, nous amène à apporter des précisions importantes au sujet de la notion d'illusion aussi bien chez Freud que chez Winnicott.

Freud, au début de la vie, attribue l'illusion de la toute-puissance de la pensée au narcissisme primaire, à la sexualisation de la pensée au moment où tout l'amour est dirigé sur le moi. Ici, l'illusion est attribuable à un facteur économique, c'est l'image du paradis terrestre qui n'a pas encore été perdu. Avec l'investissement de la libido dans l'objet, l'illusion résultera d'un conflit entre la réalisation du désir et la perception de la réalité ; c'est la négation de la perte du paradis. Dans cette perspective, l'illusion « institutionnalisée », comme dans la religion et la névrose, ne peut que rendre prisonnier et avoir un sens péjoratif.

Winnicott se situe du côté du moi. Comme nous l'avons vu, l'illusion au début est due à une erreur cognitive provoquée par le *holding* parfait de la mère. Dans un deuxième temps, au moment de la relation d'objet, au moment où l'enfant a acquis la capacité d'être seul en présence de la mère, l'espace d'illusion permet de jeter des ponts par-dessus le fossé existant entre le fantasme et la réalité. L'illusion devient alors source de création, elle permet le jeu et a une valeur éminemment positive.

Avant de terminer ce chapitre, justice doit être rendue à Ferenczi qui, en 1913, rédige avant la parution de *Totem et tabou* un article remarquable : *Le développement du sens de la réalité et ses stades*. Dans ce texte qui porte surtout sur la toute-puissance de la pensée, Ferenczi se réfère lui aussi à la fameuse note de Freud sur l'hallucination de la satisfaction. Il rappelle qu'il est une période où l'enfant n'éprouve aucun besoin et est continuellement comblé de chaleur et de douceur, cette période, c'est celle où il est à l'intérieur du ventre de sa mère, bien au chaud et nourri par le cordon ombilical. Ferenczi présume qu'à ce moment, il y a déjà vie mentale et que l'homme, tout au cours de sa vie, gardera la nostalgie de ce paradis terrestre.

« Le premier désir de l'enfant ne peut donc être que de se retrouver dans cette situation. Et le plus curieux, c'est que cette hallucination de l'enfant – à condition que l'on s'occupe normalement de lui – se réalise effectivement. Donc du point de vue subjectif de l'enfant, la " toute-puissance " inconditionnelle dont il jouissait jusque-là ne s'est modifiée que dans la mesure où il faut investir ce qu'il désire sur le mode hallucinatoire (représenté) mais sans avoir rien d'autre à modifier dans le monde extérieur pour obtenir effectivement l'accomplissement de ses désirs. N'ayant certainement aucune notion de l'enchaînement réel des causes et des effets, ni de l'existence de l'activité des personnes qui prennent soin de lui, l'enfant est amené à se sentir en possession d'une force magique capable de réaliser électivement tous ses désirs par la seule représentation de leur satisfaction³⁷. » (Période de la toute-puissance hallucinatoire magique.)

Trente ans plus tard, le 28 novembre 1945, à la Société psychanalytique de Londres, Winnicott reprend un discours identique en disant qu'il « élabore d'abord ses propres théories et que, tout à la fin, il cherche à voir ce qu'il a volé et où ». Il aurait dû se souvenir de Ferenczi.



L'enfant apparaît

Les moments fondateurs et les héritiers du narcissisme (Pour introduire le narcissisme, 1914)

En 1914, dans son texte princeps, *Pour introduire le narcissisme*, Freud part de ses énoncés antérieurs sur le sujet pour pousser plus loin sa théorie sur

l'évolution de la libido. D'une part, le narcissisme n'est plus seulement une étape du développement mais acquiert une définition structurale. Il apparaît comme « un état de stase de la libido qu'aucun investissement de l'objet ne permet de dépasser complètement ». D'autre part, la possibilité donnée au moi d'investir sur lui-même ou sur l'objet la libido dont il est le réservoir, et surtout de choisir un objet à son image, nous éloigne du mode purement pulsionnel de choix d'objet et modifie profondément sa relation avec le monde extérieur.

Ce texte nous ramène au début du développement du moi et de l'auto-investissement de son image, au moment fondateur où il s'auto-reconnaît. Sans faire référence à la libido, Winnicott soulève les mêmes questions que Freud et décrit aussi un moment fondateur en s'appuyant sur l'évolution du moi.

Pour Freud, le moment « fondateur », c'est celui du passage de l'auto-érotisme au narcissisme : « Il est nécessaire d'admettre qu'il n'existe pas au début, dans l'individu, une entité comparable au moi ; le moi doit subir un développement. Mais les pulsions auto-érotiques existent dès l'origine ; quelque chose, une nouvelle action psychique, doit venir s'ajouter à l'auto-érotisme pour donner forme au narcissisme³⁸. »

Trois phénomènes se produisent au cours de ce moment hypothétique : unification des pulsions auto-érotiques, formation d'une entité moi, découverte du premier objet. Ces trois facteurs peuvent être considérés comme des aspects interdépendants d'un même phénomène (D.L. Smith³⁹), c'est-à-dire l'apparition d'un moi qui n'est plus seulement l'expression des pulsions du moi mais un moi plus indépendant de ses racines biologiques, qui est le réservoir d'une libido dont il peut gérer l'investissement sur lui-même (sa représentation) ou dans les représentations d'objet.

Pour Winnicott, le moment fondateur sera l'aboutissement d'un long cheminement qui va d'un état de non-intégration à un état d'intégration. Il s'agit d'un phénomène cognitif, expérientiel : il y aura « transition d'un moi faible et fragmentaire à une conscience de soi... ». Le narcissisme primaire consiste, pour lui, en un état où il n'y a pas encore de différenciation moi/non-moi. Cet état n'est cependant pas l'équivalent de la vie intra-utérine ou d'un sommeil sans rêve.

Nous sommes au temps de la dépendance absolue, la mère n'est pas reconnue comme existant en dehors de soi et pourtant, ce qui est ressenti, « expérimenté » pendant cette période, est extrêmement important dans le développement psychique, et tient place de pierre angulaire sur laquelle repose tout l'édifice.

Il y aura donc passage d'un état de non-intégration à un état où les îlots du moi se réuniront pour former une unité instable qui acquerra progressivement un sentiment de continuité d'existence. Apparaissent aussi, au cours de cette période, des objets subjectifs qui surgissent du néant et retournent au néant : c'est le temps du Je. Puis, grâce au *holding* de la mère, au processus d'intégration et à la créativité primitive, apparaîtra enfin le « je suis ». Winnicott dira : « Je suis, j'existe, j'accumule des expériences vécues, je m'enrichis, j'ai une interaction d'introjections et de projections avec moi-même, le vrai mode de la réalité partagée⁴⁰. »

Ces moments de jubilation peuvent être aussi source d'angoisse. Dans le système freudien, il peut y avoir surcharge de libido dans le moi par rapport à la libido investie dans les objets : « Un solide égoïsme préserve de la maladie, mais à la fin, on doit se mettre à aimer pour ne pas tomber malade. » La psychose du président Schreber est due à un retrait de la libido investie dans le monde extérieur vers le moi, d'où le sentiment de fin du monde et de toute-puissance.

Pour Winnicott, l'apparition du « je suis » équivaut à un rejet de ce qui n'est pas moi, et entraîne une angoisse paranoïde qui, sans la protection de la mère, pourrait entraîner un retour en arrière vers la désintégration.

Passant à une autre dimension de l'investissement libidinal de soi, Freud se demande quel est le devenir chez l'adulte de ce narcissisme originaire et il décrit deux héritiers : l'un, le Moi idéal, héritier direct de l'enfant idéalisé, dont l'attraction va dans le sens d'un retour en arrière vers la toute-puissance première, et l'autre héritier, l'Idéal du moi, représentant la perfection à atteindre, qui attire vers le haut, vers l'avant.

Comme gardien de cet idéal, Freud décrit une structure qui n'a pas encore nom « surmoi », mais qui correspond à l'incarnation dans le moi d'une relation aux parents. « La conscience de culpabilité était originellement l'angoisse d'être châtié par les parents, ou plus exactement, de perdre leur amour...⁴¹ »

Winnicott reconnaîtra la pertinence théorique et l'utilité pour la compréhension clinique de ces structures qui conduiront à l'élaboration de la deuxième topique, mais il proposera un arrangement structural différent qui rendra compte d'une autre face de la réalité, une structure binaire faite du vrai et du faux self dont nous approfondirons la compréhension un peu plus tard.

Enfin, une des grandes innovations de *Pour introduire le narcissisme*, c'est la prise en considération de l'apport du narcissisme des parents au développement de l'enfant. Ils renouvelleront à son sujet des revendications de privilèges depuis longtemps abandonnées : « Maladie, mort, renonciation de jouissance, restriction de sa propre volonté, ne vaudront pas pour l'enfant. Les lois de la nature comme celles de la société s'arrêteront devant lui. Il sera réellement à nouveau le centre et le cœur de la création. His Majesty the Baby, comme on s'imaginait être jadis. Il accomplira des rêves de désir que les parents n'ont pas mis à exécution : il sera un grand homme, un héros, à la place du père ; elle épousera un prince, dédommagement tardif pour la mère⁴². »

Comme on le voit, Freud fait un pas de plus dans le sens de l'importance de la relation ou de ce qui est transmis à l'enfant dans la relation ; ici, la relation donne une forme spécifique, module le pulsionnel.

Pour Winnicott, le rôle de la relation est omniprésent. Sans l'apport de la mère, tout ce qui est potentiel chez l'enfant ne peut advenir. Il décrit cette « maladie normale de la mère », la préoccupation maternelle primaire, cet état de dévotion nécessaire au temps de l'identification primaire.

L'apport de l'extérieur dépasse de beaucoup la simple réponse aux besoins du corps mais doit rejoindre aussi ce que Winnicott désigne comme les besoins du moi. C'est le *holding* de la mère pendant la période de dépendance absolue qui permettra à l'enfant de vivre l'expérience de la toute-puissance. C'est aussi sa façon de lui présenter l'objet qui assurera une désillusion progressive sans traumatisme dévastateur. De même, c'est sa résistance à la destruction fantasmatique qui établira la réalité de l'objet extérieur. Enfin, c'est son rôle de miroir qui présentera l'enfant à lui-même.



*Aux limites du premier modèle pulsionnel**Narcissisme, égoïsme (Pulsions et destins de pulsions, 1915)*

Rédigé l'année suivante, *Pulsions et destins de pulsions* reprend la question des rapports entre l'auto-érotisme et le narcissisme d'un point de vue radicalement différent que nous pouvons considérer dans la lignée des *Deux principes du fonctionnement mental* et du *Projet d'une psychologie scientifique*.

Sans en nier, à aucun moment, l'existence, Freud ne parle plus de stade auto-érotique et donne une nouvelle définition du narcissisme primaire : « Le moi se trouve originellement, au tout début de la vie d'âme, investi pulsionnellement et en partie capable de satisfaire ses pulsions sur lui-même. Nous appelons cet état celui du narcissisme, et cette possibilité de satisfaction, auto-érotique⁴³. »

Le narcissisme est considéré davantage d'un point de vue cognitif, c'est-à-dire en tenant compte des premières conceptions de l'enfant au sujet de l'origine de ses expériences de plaisir et de déplaisir. Nous passons du modèle d'un moi qui, à la suite d'une « nouvelle action psychique », peut s'investir lui-même (ou son image) de libido, à la description d'un moi peut-être plus primitif qui, distinguant l'en-dedans de l'en-dehors, aura à localiser les sources de ses sensations agréables et désagréables. Freud utilise pour la première fois le terme de *moi sujet*.

Comment comprendre ce retournement de la pensée de Freud qui, après trois textes où le narcissisme est étudié par rapport au mouvement de la libido en utilisant le modèle des niveaux et en postulant un stade auto-érotique, met tous ces acquis entre parenthèses pour revenir au mode d'explication utilisé dans les *Deux principes* et dans le *Projet*, mode beaucoup plus près du modèle à mémoires ou neurologique ?

Il y a sûrement d'abord, comme on l'a souligné, la nécessité pour Freud de défendre la thèse de l'opposition fondamentale entre pulsions sexuelles et pulsions du moi, remise en cause par Jung. L'introduction, en 1914, de l'amour du moi pour le moi rendait en effet beaucoup moins nécessaire l'hypothèse de l'existence de pulsions d'autoconservation, et ouvrait la voie à une théorie prônant le monisme pulsionnel. Par ailleurs, il y a aussi pour Freud la nécessité de pousser jusqu'à la limite l'exploration d'hypothèses

qu'il a déjà avancées qui correspondent à son expérience clinique, et qui continuent toujours à le hanter. Ici, cette technique lui permet d'ajouter un autre maillon à sa théorie du développement et du narcissisme.

Dans ce texte, Freud ne décrit pas les débuts du développement du petit être humain mais le « début de la vie psychique » et, pour lui dorénavant, cette vie commence avec l'émergence du moi. Il considère maintenant le stade de l'auto-érotisme comme une étape pré-moi, pré-vie psychique organisée, et le moment de mutation, décrit dans *Pour introduire le narcissisme*, ne peut advenir qu'après une période où un proto-moi s'est organisé progressivement. Le début de cette organisation passe par le cognitif, par une prise de conscience qui établira, grâce à une épreuve de possibilité de fuite, la différence entre le « à l'intérieur » et le « à l'extérieur ».

Dans ce nouveau modèle, aux deux étapes avancées en 1911 qui décrivaient le passage d'un moi-plaisir à un moi-réalité, s'en trouve ajoutée une troisième, et la séquence devient : moi-réalité primitif, moi-plaisir purifié, moi-réalité définitif (1925). La phase du narcissisme primaire (version 1915) se divise donc elle-même en deux étapes : au cours de la première, la réalité sera perçue à l'aide de « bons critères objectifs » et, à ce moment, le moi sujet coïncide avec ce qui est plaisant, et le monde extérieur, avec ce qui est indifférent. Dans la deuxième étape, la distinction moi/non-moi sera réorganisée en fonction du principe du plaisir : le moi sujet correspond à ce qui est plaisant, et le monde extérieur, à ce qui est déplaisant. Apparaîtra ensuite le stade de la relation à l'objet objectif et du moi-réalité définitif.

Au début de son article, Freud met l'accent sur la distinction intérieur/extérieur et emploie, pour la première fois, le terme *moi sujet*, et le compare à un être vivant désespéré.

« Plaçons-nous du point de vue d'un être vivant presque totalement en désaïde, non encore orienté dans le monde, qui capte des stimulus dans sa substance nerveuse. Cet être sera très rapidement en mesure d'effectuer une première différenciation et d'acquérir une première orientation. D'une part, il sentira des stimulus auxquels il peut se soustraire par une action musculaire (fuite), ces stimulus, il les met au compte d'un monde extérieur; mais d'autre part aussi des stimulus contre lesquels une telle action

demeure inutile et qui conservent malgré cela leur caractère de poussée constante ; ces stimulus sont le signe caractéristique d'un monde intérieur, la preuve des besoins pulsionnels⁴⁴. »

Par ailleurs, après avoir décrit cette opération incontestablement portée par les besoins du moi, Freud revient à plusieurs reprises avec un avancé découlant de sa théorie du narcissisme : à ce premier moment, « le moi coïncide avec ce qui est plaisant, et le monde extérieur, avec ce qui est indifférent quant à la satisfaction ».

Ainsi, dans le modèle avancé, Freud peut paraître à première vue se contredire quand, en même temps, il explique que la fuite possible devant une excitation extérieure désagréable permet de l'identifier comme se situant au dehors, et qu'il prétend en même temps que l'extérieur, au début, est indifférent. Une relecture studieuse du texte nous apprendra une distinction essentielle qui est apportée par Freud entre l'« indifférent quant à la satisfaction » et le « haï quant à l'excitation ». Encore nous faudra-t-il préciser de quelle satisfaction et de quelle excitation il s'agit.

Laplanche, frappé par les rabattements opérés entre les modes de fonctionnement des pulsions sexuelles et des pulsions d'autoconservation, a beaucoup critiqué ce texte et celui des *Deux principes* : « Quelle confusion étonnante dans l'expression : que les pulsions d'autoconservation qui, précisément ne sont pas érotiques, ne puissent se satisfaire de façon “ auto-érotiques ”. Serait-ce un truisme ou un non-sens⁴⁵ ? »

Pour essayer de nous dégager de cette impasse théorique, il nous faut revenir à la description que Freud a donnée des lignes de développement des pulsions sexuelles et des pulsions du moi, en tenant bien compte d'une distinction fondamentale qu'il fait la même année dans *Complément métapsychologique à la doctrine du rêve*, et qu'il précisera, en 1917, dans *Introduction à la psychanalyse*.

Cette distinction, c'est celle qu'il établit entre narcissisme et égoïsme, en tant que moment d'évolution et en tant qu'état fondateur toujours agissant par la suite dans le moi considéré sous l'angle des pulsions sexuelles ou des pulsions du moi.

« Le narcissisme peut être désigné comme le complément libidinal de l'égoïsme. » (1915) « En parlant d'égoïsme, on pense à ce qui est utile pour l'individu ; mais en parlant de narcissisme, on tient compte de la situation libidinale. » (1917) « L'égoïsme apparaît comme l'élément placé au-dessus de toute contestation, comme l'élément constant, le narcissisme étant, au contraire, l'élément variable » (1917).

La nouvelle étape du moi-réalité primitif devient plus facilement compréhensible si on l'aborde en tenant compte de ses deux modes de fonctionnement du moi.

Le moi dit narcissique, chargé de libido et capable de s'autosatisfaire, peut être décrit comme indifférent face au monde extérieur quant à la satisfaction. Le moi égoïste fonctionne, au point de vue économique, selon le principe d'inertie : toute hausse de tensions provoque en lui un déplaisir. Les excitations en provenance du monde extérieur l'agressent ; en ce sens, le premier objet est découvert dans la haine.

Par ailleurs, l'ajout de ce moi-réalité primitif se situe dans la continuité des découvertes antérieures. Il est le prolongement logique de l'existence de pulsions du moi qui, contrairement aux pulsions sexuelles, connaissent d'emblée leur objet dans la réalité extérieure. Il correspond aussi à ce « branchement direct » du moi sur la réalité extérieure postulé dans le *Projet de psychologie scientifique*. La perception du monde y est décrite comme marquée d'un « signe de réalité », par le système conscient sans que soit nécessaire l'épreuve de réalité.

Dans l'architecture du système freudien, l'ajout du moi-réalité primitif est nécessaire pour établir dès le départ un enjeu conflictuel. Ce qui intéresse Freud, ce ne sont pas les erreurs cognitives dues à l'insuffisance du développement mais l'illusion qui peut naître du conflit entre le moi-réalité du début et le moi-plaisir purifié.

L'épreuve de réalité, décrite une première fois en 1911, n'interviendra qu'après l'étape du moi-plaisir purifié, lorsque les frustrations répétées face à la réalité forceront le moi à abandonner le monde fantasmatique dans lequel il s'était temporairement réfugié, et qu'il aura à distinguer le paradis terrestre imaginé de la cruelle réalité. Laplanche écrit : « Le troisième temps dénommé « moi-réalité définitif » serait corrélatif de l'apparition d'une distinction entre ce qui est simplement « représenté » et ce qui est

« perçu ». L'épreuve de réalité serait ce qui vient permettre cette distinction et, par là, la constitution d'un moi qui se différencie de la réalité extérieure dans le mouvement même qui l'institue comme réalité interne⁴⁶. »

Mais laissons ici ce long détour par le moi-réalité primitif pour nous intéresser au concept d'« altruisme ». Poussant son raisonnement jusqu'à ses limites, Freud oppose au concept d'égoïsme celui d'altruisme qui correspond à l'investissement du moi dans les personnes, à l'« intérêt » du moi pour les personnes. Tout comme la libido du moi peut être déplacée dans l'investissement des objets, ainsi il peut y avoir « transfusion altruiste de l'égoïsme » à une personne.

La convergence de l'égoïsme et du narcissisme donne le narcissisme absolu du dormeur. Quand la libido et l'intérêt du moi coïncident dans le choix d'un objet d'amour, ce dernier devient tout-puissant : « On peut dire alors qu'il a absorbé le moi. »

Enfin, il peut y avoir conflit entre les tendances égoïstes et les tendances narcissiques, de même qu'entre les tendances altruistes et les tendances libidinales. Nous retrouvons alors les forces qui sous-tendent l'opposition moi-pulsions sexuelles, continuellement retrouvée dans la clinique des névroses.

Une telle théorie d'un moi altruiste qui investit les objets de son intérêt se situe dans le prolongement d'un courant de la pensée de Freud à cette époque. Déjà dans son étude sur *Le Président Schreber* et dans *Totem et tabou*, il avait expliqué que certains instincts du moi, les *instincts sociaux*, associés aux pulsions homosexuelles inhibées quant à l'objet, étaient à la base de l'amitié et de la camaraderie.

Dans *Sur le plus général des rabaissements de la vie amoureuse* (1912), il distingue bien le courant sensuel du courant tendre qui a été formé par la sexualisation des intérêts du moi pour les personnes : « De ces deux courants, le plus ancien est le courant tendre. Il provient des toutes premières années de l'existence ; il s'est formé en se fondant sur les intérêts de la pulsion d'autoconservation et il se dirige sur les personnes de la famille et celles qui donnent des soins à l'enfant⁴⁷. »

Enfin, dans *Pulsions et destins des pulsions*, il parle de la possibilité, grâce à l'étude des névroses narcissiques, d'ajouter d'autres types de pulsions du

moi à celles qu'il a déjà définies comme pulsion de jeu, pulsion de sociabilité, « là où l'objet l'exige et le caractère limité de l'analyse psychologique le permet ». Donc, la possibilité d'ajouter des pulsions du moi ne dérive pas de besoins physiologiques mais correspond à la nécessité d'établir des liens avec l'environnement.

Freud n'a jamais poussé aussi loin l'application de sa première théorie des pulsions qu'il est d'ailleurs sur le point de mettre en veilleuse, au profit d'une nouvelle théorie révolutionnaire du champ pulsionnel.

Ces notions de moi sujet, de moi-réalité primitif, de moi égoïste ou altruiste, nous ramènent à notre hypothèse selon laquelle Winnicott a repris et développé une dimension de la pensée freudienne sur le moi des années 1910.

On peut facilement voir dans le moi sujet de Freud le précurseur du moi-self de Winnicott qui n'est pas issu des pulsions mais qui fait l'expérience du pulsionnel et lui permet de prendre sens.

Cette notion d'un moi primitif « expérientiel » est centrale pour Winnicott. Pour lui, les premiers fantasmes consistent « en l'élaboration imaginaire de parties, de sensations ou de fonctions somatiques ». L'expérience du corps permet d'en prendre conscience et de l'habiter. L'expérience de ce qui vient confusément de l'extérieur fait naître le sentiment de toute-puissance et de création. L'expérience d'un espace intermédiaire donne accès à la relation d'objet, et enfin, l'expérience de la résistance de l'objet à la destruction donne sa réalité indépendante au monde extérieur.

Nous avons vu que l'introduction du moi-réalité primitif correspondait pour Freud à la nécessité d'établir dès le début de la vie l'opposition conflictuelle entre le moi et les pulsions sexuelles. Winnicott qui n'utilise pas la théorie de la libido ne peut le suivre sur ce chemin. Il n'exclut pas la dimension du plaisir mais il parle de plaisir du moi, il n'exclut pas la dimension d'angoisse, mais l'angoisse à laquelle il se réfère est une angoisse du moi et non une angoisse liée à une trop grande accumulation de la libido.

Winnicott ne considère pas à ce moment le conflit entre moi et pulsions sexuelles mais il croit que le moi pour se développer doit être protégé des

assauts du pulsionnel. Il ramène le conflit au sein même du moi partagé entre deux forces : une qui tend à découvrir l'objet, à entrer en relation avec lui, et une qui s'oppose à la reconnaissance de l'extériorité ou de l'indépendance de l'objet par rapport à la toute-puissance moiïque. D'où la nécessité d'un passage progressif à la reconnaissance de la réalité objective et d'un espace transitionnel.

Enfin, la relation altruiste du moi préfigure cette fameuse relation au moi, si problématique, que décrit Winnicott. Pour lui, il y a en effet dès le début une relation à la mère-environnement et une relation à la mère-objet pulsionnel. La rencontre entre ces deux mères entraînera la position d'inquiétude qui est comparable à la position dépressive de Mélanie Klein, et elle sera éventuellement à l'origine des conflits névrotiques.



Aux limites des hypothèses phylogénétiques

Fantasmes originaires - paradis - période glaciaire (L'homme aux loups, Vue d'ensemble des névroses de transfert)

Freud pousse aussi à leur extrême les limites de ses hypothèses phylogénétiques. Le développement de l'homme primitif ne sera plus seulement un modèle qui nous permet d'imaginer par comparaison le développement de la vie fantasmatique chez l'enfant mais deviendra le point d'origine, la base instinctuelle du « noyau de l'inconscient ».

En 1914, dans son commentaire sur l'analyse de *L'homme aux loups*, Freud nous dit, dès le départ, que certains détails lui ont paru si extraordinaires et si incroyables qu'il hésite à demander à d'autres d'y croire. Plus loin, avec beaucoup de prudence, il avancera l'hypothèse de l'existence de fantasmes originaires, organisateurs de la vie psychique qui constituent un héritage, un patrimoine de l'humanité et qui sont transmis de façon héréditaire. Ces fantasmes concernent l'énigme des origines : scène primitive, castration, séduction et vie intra-utérine.

« Il est possible que tous les fantasmes que nous rencontrons aujourd'hui dans l'analyse aient été jadis, aux temps originaires de la famille humaine, réalité⁴⁸. » Freud parle d'une sorte de savoir difficile à définir, quelque chose comme une préscience qui agit chez les enfants, « un savoir qui n'est

pas figurable, que seule, l'analogie avec le savoir instinctuel chez les animaux peut nous aider à approcher⁴⁹ ». « Ce fond instinctuel serait le noyau de l'inconscient. »

Dans *Vue d'ensemble des névroses de transfert*, Freud, influencé par son ami Ferenczi, complète ses hypothèses de *Totem et tabou* par celles d'un stade pré-horde. Au début, il y aurait eu d'abord une période pendant laquelle « l'animal humain primitif prenait son existence dans un milieu d'une extrême abondance, capable de satisfaire tous ses besoins, ce dont nous avons conservé l'écho dans le mythe du paradis originel⁵⁰ ». Ensuite apparaissent les périodes glaciaires qui, entraînant la pénurie et la lutte pour la survie, rendent nécessaire la formation de la horde primitive, telle que décrite dans *Totem et tabou*.

Winnicott ne fut jamais séduit par de telles hypothèses. Elles ne correspondaient pas à sa façon de penser, elles étaient devenues insoutenables sur le plan scientifique, et surtout, les découvertes de Mélanie Klein sur les débuts de la vie psychique et la continuité génétique entre les stades du développement les rendaient inutiles.

Par ailleurs, ce que dit Freud sur l'angoisse éprouvée à la période glaciaire peut aller dans le sens des hypothèses winnicottiennes. Poursuivant une longue réflexion sur la question « de savoir si l'angoisse réelle est plus originaire, ou bien si c'est l'angoisse de désir (surcharge de la libido) », Freud tranche pour le moment en faveur de la première, c'est-à-dire l'angoisse réelle. « Les considérations sur la phylogenèse semblent nous permettre maintenant d'adopter l'idée qu'un certain nombre d'enfants apportent en naissant l'anxiété qui vient du début de l'ère glaciaire...⁵¹ ». Il est évidemment tentant d'associer cette angoisse réelle du début – froid, noirceur, manque de nourriture – à la crainte d'effondrement décrite par Winnicott.

Freud ne publiera jamais ce texte qui fut retrouvé par hasard. Dans une lettre à Ferenczi, le 8 avril 1915, il avait décrit le « mécanisme » de la créativité scientifique ; il y voyait « la succession d'un jeu audacieux de la fantaisie et d'une impitoyable critique au nom de la réalité⁵² ». Cette fois-ci, sa trop audacieuse « fantaisie scientifique » n'a pas résisté à son impitoyable critique.



Le déclin de la première théorie des pulsions et l'apparition de la deuxième topique

(*Au-delà du principe de plaisir*, 1919 ; *Le moi et le ça*, 1923)

À la fin de 1914, Freud se sent au terme de ce qu'il nomme lui-même une longue gestation. Il se propose de rédiger enfin un volume de synthèse dans lequel il exposera sa métapsychologie.

En janvier 1915, il est paralysé : « En ce moment, je suis dans la nuit polaire et j'attends que le soleil se lève⁵³. » Au printemps, un soleil éblouissant apparaît et, dans l'espace de six semaines, il rédige cinq écrits métapsychologiques : *Pulsions et destins des pulsions*, *Le refoulement*, *L'inconscient*, *Complément métapsychologique à la doctrine du rêve* et *Deuil et mélancolie*. Dans les six semaines qui suivent, il rédigera sept autres études qu'il ne publiera jamais⁵⁴.

On peut imaginer qu'emporté par l'élan créateur, il ne peut s'arrêter, mais qu'en cours de route, il a cessé de croire à la première théorie des pulsions qui constituait pourtant l'assise du système qu'il était en train d'édifier. La découverte sur le narcissisme avait rendu secondaire l'opposition pulsions du moi/pulsions sexuelles ; celle sur le rôle de l'identification dans la construction du moi (*Deuil et mélancolie*) devait rendre encore plus caduque la première conception du moi. Enfin, les résistances rencontrées en clinique ne devenaient plus explicables par le seul principe du plaisir.

En 1919, Freud écrit le texte qui, selon Jean Laplanche, est le plus fascinant et le plus déroutant de toute son œuvre. Avec *Au-delà du principe de plaisir*, l'axe fondamental pulsions sexuelles/pulsions d'autoconservation est remplacé par celui opposant la pulsion de vie à la pulsion de mort. Une ère nouvelle vient de commencer. Des notions aussi fondamentales que celles de compulsion à la répétition, d'autodestruction, de masochisme, de sadisme, prennent un sens radicalement différent. Les références biologiques changent aussi et nous passons à une métabiologie qui nous amène bien loin de Darwin. Le modèle de l'animalcule avec ses enveloppes protectrices et sensorielles nous entraîne vers une conception encore plus abstraite des débuts de la vie psychique. Le rôle de protection contre le milieu traumatisant, de pare-excitations, met au premier plan la fragilité de l'être naissant et son absolu besoin de protection. Nous pourrions y voir

une préfiguration au sein même de l'appareil psychique de la fonction de *holding* que Winnicott attribuera à la mère.

Beaucoup d'éléments dans *Au-delà du principe de plaisir* introduisent déjà la deuxième topique élaborée dans *Le moi et le ça*. Le statut du moi y sera profondément modifié. Dorénavant, la lutte fondamentale se fait entre pulsion de vie et pulsion de mort : l'une et l'autre infiltrent le moi, le surmoi et toutes les réalités psychiques. Le moi, issu du ça par différenciation, a un rôle de médiation entre le ça, le surmoi et la réalité. Il n'a plus à répondre à ses propres besoins pulsionnels. Il a perdu son enracinement dans l'« animal », dans l'éthologique. Les pulsions du ça l'animent, lui donnent son énergie et il n'y a plus rien en lui de proprement pulsionnel dans sa façon de fonctionner⁵⁵.

Jamais Winnicott n'acceptera l'existence de la pulsion de mort. Dans son versant autodestruction, il y voit un rappel du péché originel. Il n'acceptera pas non plus la nouvelle explication des phénomènes de répétition et, pour lui, la répétition continuera d'être au service de la vie. Elle sera une tentative, une demande de guérison qui échoue en raison des limites du thérapeute. D'une façon qui peut être vue comme résultant d'un optimisme naïf, Winnicott voit dans la répétition des actes antisociaux et la régression dans la psychose, des ouvertures vers la guérison. Pour lui, le jeu de la bobine n'est pas mû par une force aveugle mais vise avant tout un soulagement de la douleur, en faisant réapparaître l'objet disparu.

En rejetant d'une façon aussi radicale une notion qui, progressivement, est devenue fondamentale pour Freud, après s'être centré exclusivement sur le moi et avoir négligé le concept de libido, Winnicott s'écarte-t-il trop radicalement du Maître pour qu'on puisse encore le considérer comme un disciple ? Nous essaierons de répondre à cette question dans la dernière partie de notre travail.

Nous verrons d'abord que si Winnicott n'accepte pas la deuxième théorie des pulsions, il n'en reste pas pour autant prisonnier de la première. Lui aussi élaborera une deuxième topique où le moi se libérera de ses attaches pulsionnelles. L'autoconservation et l'adaptation seront remplacées par la créativité, la nécessité de s'affirmer, la liberté, qui sont à l'opposé de la rigidité pulsionnelle, de l'adaptation et de la conformité. Pour expliquer une dimension différente mais complémentaire de la vie psychique, il

développera dans cette topique les concepts de vrai et de faux self, il insistera sur la relation entre le self et l'objet extérieur et apportera les notions fondamentales d'« espace transitionnel » et de communication/non-communication.

Nous verrons aussi que si Mélanie Klein a poussé à l'extrême l'application de la pulsion de mort à la compréhension de la vie fantasmatique au début du développement, Winnicott fait la même démarche mais en se servant de la pulsion de vie ; l'importance qu'il accorde à l'élan vital, à la créativité, au vrai self, témoigne en écho de la force de liaison.

Nous verrons enfin qu'en opposant la créativité primaire à un traumatisme originaire qui n'a pas trouvé de lieu psychique, à une trace hors mémoire qui est l'avant-coup de tous les autres traumatismes, Winnicott redit dans son langage l'opposition entre deux forces fondamentales : Éros et Thanatos.

Pour terminer, faisons trêve de théorie et écoutons un autre langage. À la fin de *Terre des hommes*, en voyant dans un train un bel enfant issu de parents très pauvres et déracinés, Saint-Exupéry écrit : « ... voici un visage de musicien, voici Mozart enfant, voici une *belle promesse de la vie*. Les petits princes des légendes n'étaient point différents de lui : protégé, entouré, cultivé, que ne saurait-il devenir.

Quand il naît par mutation dans les jardins une rose nouvelle, voilà tous les jardiniers qui s'émeuvent. On isole la rose, on cultive la rose, on la favorise. Mais il n'est point de jardinier pour les hommes. Mozart est condamné... Ce qui me tourmente, c'est le point de vue du jardinier... Ce qui me tourmente, c'est un peu dans chacun de ces hommes, Mozart assassiné. »

Si Freud se situe du côté du savant qui cherche passionnément d'où vient la splendeur des roses et la cause de leur flétrissement, le génie de Winnicott lui fait davantage adopter le « point de vue du jardinier »... (À suivre.)



NOTES

1. D.W. Winnicott, *Lettres vives*, Paris, Gallimard, 1989, p. 68.
2. D.W. Winnicott, « Le développement affectif primaire », in *De la pédiatrie à la psychanalyse*. Paris, Payot, 1969, p. 33 à 48.
3. J. Greenberg et S. Mitchell, « Object Relations », in *Psychoanalytic Theory*. Cambridge, MA, Harvard University Press, 1983.
4. M.G. Fromm, Winnicott's « Work in Relation to Classical Psychoanalysis and Ego Psychology », in M. G. Fromm et B. L. Smith, éd., *The Facilitating Environment: Clinical Applications of Winnicott's Theory*, Madison, International University Press, 1989, p. 3 à 27.
5. B. L. Smith, « Winnicott and Self Psychology », in M.G. Fromm et B.L. Smith, *op. cit.*, p. 52 à 87.
6. C. Winnicott, R. Shepherd et M. Davis, *D. W. Winnicott. Psychoanalytic Explorations*, Cambridge, Harvard University Press, 1989, p. 573.
7. C. Winnicott, R. Shepherd et M. Davis, *op. cit.*, p. 574.
8. D.W. Winnicott, « La localisation de l'expérience culturelle », in *Jeu et réalité*, Paris, Gallimard, 1975, p. 138.
9. A. Phillips, *Winnicott*, London, Fontana Press, 1988, p. 17.
10. D.W. Winnicott, *Lettres vives*, *op. cit.*
11. « Lettre à Clifford Scott », in P. Grosskurth, *Mélanie Klein, son monde et son œuvre*, Paris, P.U.F., 1986.
12. A. Green, « Trop c'est trop », in *Mélanie Klein aujourd'hui*, Lyon, Césura Lyon Édition, 1985, p. 99.
13. F.R. Rodman, *op. cit.*, p. 118.
14. D.W. Winnicott, *op. cit.*, p. 138.
15. F.R. Rodman, *op. cit.*, p. 98.
16. Le lecteur pourra consulter *Paradoxes et situations limites de la psychanalyse*, Paris, P.U.F., 1991, 258 p.
17. J. Laplanche, *Nouveaux fondements pour la psychanalyse*, Paris, PUF, 1987, p. 24.
18. Cette relecture de Freud dans l'après-coup de Winnicott sera inévitablement biaisée par la nécessité de faire des liens. Il y aura hypertrophie de certaines hypothèses, négligence de points essentiels, mais je crois qu'elle sera aussi fidèle à une dimension de la pensée freudienne qui, à travers notre langage, – j'allais dire, vocabulaire – est moins familière à notre écoute.
19. S. Freud, « Formulation sur les deux principes du fonctionnement mental », in *Résultats, Idées, Problèmes I, 1890-1920*, Paris, P.U.F., 1984, p. 135.
20. —, *op. cit.*, p. 137.
21. —, *op. cit.*, p. 141.
22. —, « Sur le plus général des rabaissements de la vie amoureuse », in *La vie sexuelle*, Paris, P.U.F., 1969, p. 57.
23. —, « Formulation sur les deux principes du fonctionnement mental », *op. cit.*, p. 141.
24. —, *op. cit.*, p. 141.
25. S. Freud, « Remarques psychanalytiques sur l'autobiographie d'un cas de paranoïa », in *Cinq psychanalyses*, Paris, P.U.F., 1967, p. 306.
26. —, *op. cit.*, p. 318.
27. —, *op. cit.*, p. 304.
28. —, *Totem et tabou*, Paris, Payot, 1967, p. 104.

29. —, « Formulation sur les deux principes du fonctionnement mental », in *Résultats, Idées, Problèmes, op. cit.*, p. 137.
30. —, *Totem et tabou, op. cit.*, p. 99.
31. La sensation agréable et l'action accompagnant la satisfaction.
32. S. Freud, « Projet de psychologie scientifique », in *La naissance de la psychanalyse*, Paris, PUF, 1956, p. 338.
33. J. Laplanche, *op. cit.*, p. 78.
34. D.W. Winnicott, « La théorie de la relation parent-nourrisson », in *De la pédiatrie à la psychanalyse*, Paris, Payot, 1969, p. 240.
35. D.W. Winnicott, « Le développement affectif primaire », in *op. cit.*, p. 43.
36. D.W. Winnicott, *op. cit.*, p. 43.
37. S. Ferenczi, « Le développement du sens de la réalité et ses stades », in *Œuvres complètes, tome II : 1913-1919, Psychanalyse II*, Paris, Payot, 1970, p. 51.
38. S. Freud, « Pour introduire le narcissisme », in *La vie sexuelle*, p. 84.
39. D.L. Smith, Freud Developmental Approach to Narcissism : A Concise Review. *Int. J. Psycho-Anal.*, 1985, 66, p. 489.
40. D.W. Winnicott, « Intégration du moi au cours du développement de l'enfant », in *Processus de maturation chez l'enfant*, Paris, Payot, 1962, p. 16.
41. S. Freud « Pour introduire le narcissisme », *op. cit.*, p. 105.
42. *Ibidem*, p. 96.
43. —, « Pulsions et destins de pulsions », in *Œuvres complètes, XIII*, p. 179.
44. —, *op. cit.*, p. 165.
45. J. Laplanche, *op. cit.*, p. 77.
46. J. Laplanche et J.-B. Pontalis, *Vocabulaire de la psychanalyse*, Paris, P.U.F., 1967, p. 141.
47. S. Freud, *op. cit.*, p. 57.
48. —, « L'homme aux loups », in *Cinq psychanalyses*, p. 419.
49. —, *Introduction à la psychanalyse*, Paris, Gallimard, 1986, p. 349.
50. —, *Vue d'ensemble des névroses de transfert*. p. 33.
51. *Ibidem*, p. 35.
52. Correspondance Freud - Ferenczi.
53. S. Freud, Lettre à Abraham du 25-1-1915, in E. Jones, *La vie et l'œuvre de Sigmund Freud, tome II*, Paris, P.U.F., p. 196.
54. En cette même année 1915, Freud ajoute un développement extrêmement important aux *Trois essais sur la théorie de la sexualité* en y décrivant les phases d'organisation de la sexualité prégénitale, en particulier le stade oral. À partir de ce moment, « l'accent n'est donc plus mis seulement sur les zones érogènes mais sur un mode de réalisation, l'incorporation ; la psychanalyse montre que celle-ci, dans les fantasmes infantiles, n'est pas attachée seulement à l'activité buccale mais peut se transposer sur d'autres fonctions (respiration, vision, par exemple) ». In *Vocabulaire de la psychanalyse*, p. 458. Nous nous rendons compte du pas important qui est fait dans le sens de la description éventuelle de la relation d'objet. Nous n'avons maintenant ni l'espace ni le temps de décrire les différents stades du développement psychosexuel qui font, de toute évidence, partie du modèle de l'enfant freudien mais qui sont de peu d'utilité dans notre comparaison avec l'enfant winnicottien.
55. Winnicott empruntera des éléments ce nouveau moi dans l'élaboration de sa théorie mais, à mon sens, il demeure attaché à la structure double de la première topique qui oppose d'emblée le moi et le pulsionnel sexuel. Pour Winnicott, le moi ne se différencie pas progressivement du ça mais doit d'abord se consolider pour que le pulsionnel puisse prendre sens.